



Kenneth  
**COOK**


**N'ESSAYEZ  
JAMAIS D'AIDER  
UN KANGOUROU**

*Et autres aventures imprévues du bush*

**« C'est humain, sauvage, désespéré :  
j'ai rarement autant ri. »**

Philippe Jaenada

**autrement**

A yellow duck is illustrated in a simple, stylized manner against a background of vertical wooden planks. The duck is positioned at the top center, facing right. Its body is a solid yellow color, and it has a black outline for its beak and eye. The background consists of dark brown wooden planks with a visible grain.

Bienvenue dans le bush australien! Et prenez garde... car entre les koalas féroces, les wombats colériques, les kangourous suicidaires et les aventuriers buveurs de bière, le bush est un territoire redoutable.

Kenneth Cook, baroudeur et conteur né, nous régale de ces anecdotes à la fois tendres et hilarantes (et véridiques, assure-t-il) inspirées de ses tribulations. Un concentré d'humanité et de drôlerie, pour un dépaysement garanti.

« Parfait pour voyager en pays lointain tout en se payant de sacrées tranches de rigolade. »

*Le Canard enchaîné*

**Kenneth Cook** (1929-1987) a été romancier, journaliste et fondateur d'une ferme de papillons. Il est l'auteur entre autres de *Cinq Matins de trop*, *Par-dessus bord* et *À coups redoublés*, qui ont enchanté les lecteurs français. Pour la première fois, cette édition regroupe ses ouvrages *Le Koala tueur*, *La Vengeance du wombat* et *L'ivresse du kangourou*.

- ROMAN -

Traduit de l'anglais (Australie) par Mireille Vignol

**autrement**

[www.autrement.com](http://www.autrement.com)

Conception graphique : Raphaëlle Faguer

Photo : © Kevin Clogstoun / Getty Images

N'essayez jamais d'aider un kangourou  
et autres aventures imprévues du bush



Kenneth COOK

N'essayez jamais  
d'aider un kangourou

et autres aventures imprévues du bush

*Traduit de l'anglais (Australie)  
par Mireille Vignol*

Éditions Autrement Littérature

Du même auteur  
aux Éditions Autrement

*Cinq Matins de trop*, 2006  
*À coups redoublés*, 2007  
*Par-dessus bord*, 2008  
*Le Koala tueur*, 2009  
*La Vengeance du wombat*, 2010  
*Le Vin de la colère divine*, 2011  
*L'ivresse du kangourou*, 2012  
*Le Trésor de la baie des orques*, 2013  
*La Bête*, 2014  
*Le Blues du troglodyte*, 2015  
*À toute berzingue*, 2016

Cette édition regroupe les ouvrages *The Killer Koala*, *Wombat Revenge* et *Frill-Necked Frenzy*, parus respectivement en langue originale en 1986 et 1987 en Australie, et publiés en 2009, 2010 et 2012 en France aux Éditions Autrement sous le titre *Le Koala tueur*, *La Vengeance du wombat* et *L'ivresse du kangourou*.

© The Kenneth Cook Estate.

© Éditions Autrement, 2009, 2010, 2012, pour la traduction française.

© Éditions Autrement, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-7467-4769-2

## PRÉFACE

Kenneth Cook a toujours soutenu que ses histoires du bush étaient vraies mais si invraisemblables qu'il ne parvenait pas à les inclure dans ses romans. On peut certes le soupçonner (comme tout bon narrateur) d'avoir embelli ou enlaidi la vérité pour ces nouvelles, tandis qu'il la déguisait, pour la rendre plus crédible, dans le reste de son œuvre.

À propos de son roman *Par-dessus bord*, il affirmait par exemple que le protagoniste (un pêcheur dont il avait narré l'inexorable décadence avec la maîtrise d'un dramaturge grec ou d'un Nathaniel West) avait finalement réussi à se faire aider par un vieil original fortuné qui l'avait remis à flot. Mais comment être vraisemblable avec un tel happy end ? Il fallait terminer sur une touche de désespoir et éviter le conte de fées.

Pour ce qui est du cadre, la brousse australienne se prête à souhait aux aventures invraisemblables : paysages insolites, animaux bizarres, faune humaine excentrique, villes perdues repaires d'indésirables cherchant à se faire oublier, scientifiques de tout poil absorbés dans des études de terrain et une population aborigène subtile régnant en maître sur son environnement.

Au-delà de la véracité putative de ces récits – dont la trilogie représente la dernière œuvre de Cook –, et de leur indéniable

valeur littéraire (chutes à la Maupassant, style dépouillé et percutant, drôlerie d'une plume tendre ou caustique), ils nous éclairent sur la personnalité de cet écrivain prolifique et surdoué. Nous découvrons un homme candide, sympathique, bon vivant, au raisonnement sain et absurde (on pense à Yossarian dans *Catch 22* de Joseph Heller), dont la curiosité et la générosité finissent toujours par l'emporter sur la lâcheté, mais le mettent systématiquement dans le pétrin.

L'engagement dont il a fait preuve transparait aussi. Opposant farouche à la guerre du Vietnam, il avait même essayé de se lancer dans la politique (en créant un parti, rien de moins) et il était, avant l'heure, un ardent défenseur de la nature, qu'il savait particulièrement menacée par tous les animaux introduits en Australie et revenus à l'état sauvage, un thème qui revient souvent dans son œuvre.

Comme beaucoup de citoyens australiens d'origine européenne, Cook entretenait une relation de haine et d'amour avec le bush. Mais Cook n'était pas un écrivain de salon, il écrivait d'expérience. Jeune journaliste pour la radio publique australienne (ABC), il était resté en poste dans des villes reculées où il a situé plusieurs de ses œuvres (*Cinq matins de trop* par exemple, ou *Vantage to the Gale*, son tout premier roman publié sous un pseudonyme car il n'avait pas assez maîtrisé l'art de déguiser la vérité).

Cook s'est lancé dans de nombreuses tentatives commerciales aussi originales que désastreuses. Il a, entre autres, créé le premier parc de papillons d'Australie (décor de « Vic, montreur de serpents », où il se présente comme le publiciste), monté une entreprise de production cinématographique pour lutter contre l'invasion du marché américain, employé trois de ses enfants dans son « usine d'écriture » abritée dans un restaurant – et il a aussi consacré beaucoup de temps à sillonner l'outback du pays, sur lequel il pose un regard aussi horrifié que pas-



sionné, aussi ulcéré qu'enthousiaste, mais dans ces récits, à coup sûr, profondément amusé.

Ce regard lui a parfois valu des critiques. L'Australie urbaine (agglutinée au littoral du pays, principalement au sud-est) et l'outback sont en effet deux contrées bien distinctes. La plupart des citadins, immigrés de plus ou moins longue date, avaient à l'époque de Cook le regard tourné vers l'étranger. Ils s'intéressaient à l'Europe, y voyageaient fréquemment, mais ils s'aventuraient rarement à l'intérieur de l'Australie. Ils connaissaient de l'outback ce que nous en connaissions à travers *Skippy le kangourou*. Guère plus.

Il faut reconnaître que les lycéens australiens qui ont étudié *Cinq matins de trop*, au programme du bac dans les années 1970 (ce roman publié en 1961 a connu un succès immédiat et fulgurant), n'ont certainement pas dû être tentés par une aventure à l'intérieur des terres. Lorsque la tendance fut à la découverte de l'outback, à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, les romans de Cook ne risquaient pas d'être validés par l'office de tourisme.

Après de longues années pendant lesquelles l'Australie avait un peu boudé cet auteur et l'image difficile qu'il lui renvoyait, Cook avait renoué avec le succès grâce à ces récits comiques. Mais, ironie du sort et preuve qu'il disait la vérité sur les dangers de l'outback, Kenneth Cook succomba à une crise cardiaque foudroyante alors qu'il campait dans le bush, au bord d'une rivière. C'était en 1987, il avait cinquante-sept ans et effectuait la promotion de son deuxième recueil d'histoires du bush, *La Vengeance du wombat*. La troisième partie de cette trilogie, *L'Ivresse du kangourou*, fut publiée à titre posthume.

Un conseil, enfin, lorsque vous aurez lu ces récits : relisez-les donc, mais à voix haute, à des enfants, des amis, votre

chéri(e) ou de la famille... et si vous brodez un peu en les racontant, à mon avis, Kenneth Cook ne se retournera pas dans sa tombe.

*Mireille Vignol*

# LE KOALA TUEUR

*À Stuart Littlemore, avocat prodige*



## Alcool et serpents

— Y a deux choses qui font pas bon ménage, proféra Blackie d'un ton pédant : l'alcool et les serpents.

L'idée de mélanger les deux ne m'avait jamais traversé l'esprit, mais j'acquiesçai gravement. Acquiescer gravement est l'une des rares réactions possibles quand on parle avec des montreurs de serpents, car tout dialogue est exclu : ils vous racontent des histoires de reptiles, un point c'est tout.

Blackie était montreur de serpents ambulante. Il se déplaçait dans un énorme camion de déménagement avec des panneaux latéraux en bois. Dès qu'il trouvait des spectateurs payants – école ou complexe touristique –, il démontait les panneaux pour révéler une cage vitrée de la taille d'une grande pièce, où grouillait une centaine de reptiles. Les espèces variaient du taïpan ou du *king brown*, tous deux mortels, aux pythons arboricoles inoffensifs.

Comme tous les montreurs de serpents que j'ai croisés, Blackie était d'une maigreur cadavérique, crasseux, extrêmement miteux et je ne lui avais jamais connu d'autre nom. Je crois qu'on l'appelait Blackie parce qu'il aimait beaucoup les *black snakes*, les serpents noirs, ou alors parce que ses yeux étaient d'un noir de jais – je n'ai rencontré personne avec des yeux aussi sombres. On aurait dit que ses énormes pupilles

avaient évincé ses iris ; en les regardant attentivement, on parvenait tout juste à distinguer le flou du contour. J'éprouvais souvent un malaise à fixer les deux taches rondes et obscures de ses yeux moites et injectés de sang (tous les montreurs de serpents que j'ai connus avaient les yeux moites et injectés de sang – sans doute une conséquence des nombreuses morsures dont ils sont victimes).

J'avais fait la connaissance de Blackie juste au nord de Mackay, dans le Queensland, car on campait ensemble sur une petite plage peu connue qui s'appelle l'Erreur de Macka, allez savoir pourquoi.

J'essayais de boucler un roman, Blackie bricolait le système de climatisation compliqué de son camion, et après une quinzaine de jours ensemble, nous nous étions liés d'amitié.

L'excellent savoir-faire et la décontraction de Blackie envers les reptiles avaient fini par déteindre sur moi. J'allais souvent discuter avec lui dans son vivarium, assis sur une bûche, tandis que, tout près de nous, des serpents mortels nous lançaient des regards engourdis ou rampaient avec grâce et lenteur pour fuir la fumée de nos cigarettes.

De temps en temps, quand un serpent brun, noir ou vert glissait tranquillement près de mon pied, Blackie disait : « Reste assis et bouge pas. Si tu bouges pas, il te mordra pas. » Je ne bougeais pas et le serpent ne me mordait pas. C'est ainsi qu'au bout de quelques jours je fus plus ou moins à l'aise en compagnie des reptiles, à condition que Blackie soit avec moi.

Rien n'aurait pu me faire entrer dans le vivarium sans lui ; j'étais convaincu qu'il réussissait à parler à ses bêtes, ou, en tout cas, à communiquer avec elles de manière à se faire comprendre. L'idée fantasque que du sang de serpent coulait peut-être dans les veines de Blackie me sembla même parfois envisageable. Ou alors que le venin qu'il avait assimilé parvenait à lui donner une connivence avec les créatures. Par ailleurs,

sachez que les serpents ont, eux aussi, les yeux noirs : ce fait ne m'avait pas échappé et me laissait songeur. Le seul autre campeur de la plage de Macka s'appelait Alan Roberts : un photographe grassouillet et sympathique qui avait planté sa tente pour étudier les oiseaux marins. Blackie et lui venaient généralement boire un coup dans mon camping-car en fin de journée.

Pas plus tard que la veille, Blackie nous avait exposé les dangers inhérents au mélange serpents et alcool, une conversation qui avait naturellement pris place autour d'une bouteille de whisky. Quand je lui rendis visite, le lendemain matin, je fus donc fort déconcerté de le découvrir sans connaissance à l'intérieur de son propre vivarium, deux bouteilles de whisky vides à ses côtés, le corps truffé de serpents venimeux.

Les reptiles ne bougeaient guère, ils semblaient apprécier la chaleur du corps inerte de Blackie. Je le présumais vivant car ses ronflements faisaient vibrer les vitres, mais aucun indice ne me permettait de savoir s'il était dans le coma parce qu'il avait été mordu, simplement ivre mort, ou un mélange des deux.

D'après ce que je parvenais à voir des serpents qui se prélassaient sur son corps, je comptais : un taïpan (radicalement mortel), deux *king browns* (presque aussi mortels), une vipère de la mort (indiscutablement mortelle), trois *black snakes* (mortels) et un python diamant (inoffensif).

Mon premier réflexe fut de prendre mes jambes à mon cou et d'hurler au secours, mais il n'y avait personne en vue, et si Blackie sursautait ou se retournait dans sa torpeur éthylique ou moribonde, au moins sept serpents venimeux risquaient de plonger simultanément leurs crochets dans sa peau. Les quatre-vingts ou quatre-vingt-dix autres bêtes, venimeuses à divers degrés, ne manqueraient pas de suspendre leur paisible sieste pour se joindre à la mêlée. Les chances de survie de Blackie seraient alors minimales.

Je savais que la porte du vivarium n'était jamais verrouillée. Elle était généralement protégée par un volet de bois, il m'était donc possible d'entrer. Mais le voulais-je vraiment ?

Dans son état actuel, je ne pouvais pas compter sur Blackie pour nous protéger. Me trouver avec lui serait pire que d'être seul. Une voix intérieure, perfide, me murmurait qu'il valait mieux m'enfuir et laisser Blackie se réveiller naturellement. Les serpents le connaissaient et il adopterait sans doute instinctivement l'attitude appropriée à leur égard.

Malheureusement, la voix traîtresse manquait de conviction. Par ailleurs, s'il avait déjà été mordu, il avait besoin de soins médicaux urgents.

Je cherchai une arme des yeux et repérai un râteau sous le camion ; Blackie l'utilisait pour nettoyer le vivarium. Je le saisis et ouvris la porte avec prudence et une lenteur extrême. Plusieurs serpents me séparaient de Blackie. Je n'étais pas sûr de leur espèce, mais ils avaient tous l'air mortel. Je les poussai gentiment du bout du râteau et tous, sauf un, rampèrent à contrecœur de l'autre côté de la cage, sans autre intention que celle de se rendormir. L'exception, un gros *king brown*, se dressa et se mit à siffler, rejetant la tête en arrière, prêt à frapper. Je connaissais alors suffisamment les serpents pour savoir que, tant que l'équivalent d'une longueur de son corps me séparait de ses crochets, il ne pouvait pas m'atteindre. Je savais aussi que si je passais à côté de ce serpent pour arriver jusqu'à Blackie, j'étais dans son rayon d'attaque.

Je le taquinai une nouvelle fois avec le râteau et il frappa. Le choc des crochets contre les dents de métal carillonna faiblement. Blackie m'avait averti que ce n'était pas bon pour leurs crochets. Je m'en fichais bien. Comme je le pouvais encore, il se mit à ramper en direction de Blackie, lui grimpa sur le dos et s'y lova en me jetant un regard menaçant. Il semblait bien plus énervé qu'avant ; j'attribuai cela à son mal de



dents. Les reptiles qui utilisaient déjà Blackie comme matelas s'agitèrent, mais restèrent au même endroit.

Un serpent noir se détacha d'un groupe proche du mur et s'avança vers moi. Je lui assénai un coup de râteau et il se retira, sans doute mortellement blessé. Encore une fois, je m'en fichais royalement.

Le *king brown* sifflait comme un tuyau à vapeur percé, ce qui agaça prodigieusement la vipère de la mort. Elle s'écarta en passant sur la tête inerte de Blackie. Il restait huit serpents sur son corps, dont sept au venin hautement toxique.

Je poussai timidement le *king brown*, qui se redressa, sans frapper. Le mouvement déranga le python diamant qui partit pour un coin plus tranquille. Ce qui ne m'avançait guère puisque lui seul était inoffensif.

D'autres *black snakes* se mirent à longer les murs et je songeai soudain que j'avais laissé la porte ouverte. Il n'était pas impossible que, dans quelques minutes, la population entière du vivarium envahisse la plage de l'Erreur de Macka. J'aurais préféré les laisser s'enfuir plutôt que de les garder emprisonnés avec moi, mais je n'avais pas envie qu'ils m'attendent dehors si je réussissais à y traîner le corps de Blackie. Je tapai par terre avec le râteau, devant eux. Ils s'arrêtèrent, analysèrent le phénomène et battirent en retraite. Je me dirigeai vers la porte et la poussai ; elle était presque fermée.

Quelle maxime Blackie utilisait-il systématiquement à propos des serpents ? « Ils te mordront jamais si tu les traites avec douceur et lenteur. » J'observai les oscillations, sifflements et agitations de langue fourchue du *king brown* et décidai de répudier la maxime. Si seulement il s'était décidé à quitter le dos de Blackie, j'aurais peut-être pu dégager les autres avec douceur et lenteur.

Mais ce *king brown* ne manifestait aucune intention de s'en aller et je l'avais excédé à tel point que le moindre mouvement

de Blackie – un frémissement d’oreille par exemple – suffirait à déclencher une attaque. J’étais terrifié, je dégoulinais de sueur et le manche du râteau me glissait entre les doigts. Mon corps emmagasinait une telle tension que si je ne parvenais pas à résoudre la situation dans les plus brefs délais, j’allais à coup sûr m’effondrer ou m’enfuir du vivarium en pleurant.

Au diable l’approche lente et délicate, décidai-je, il est également possible de les traiter avec violence et rapidité. Je brandis le râteau vers le *king brown* avec la ferme intention de le décapiter si la possibilité s’offrait à moi. Il esquiva le coup. Le râteau rata. Le serpent frappa, s’empêtra dans les dents de l’outil et s’y coinça au bout. Quand je levai le râteau, le *king brown* trouva rapidement ses repères, s’entortilla autour du manche et se dirigea vers mes mains. Une réaction viscérale me fit lancer l’outil. Qui atterrit en plein sur le dos de Blackie et produisit une frénésie d’activité chez les serpents.

Par chance, ils eurent tous l’impression de se faire attaquer par d’autres serpents. Ils se dressèrent et se menacèrent les uns les autres. Puis, essayant vraisemblablement de se réfugier dans des lieux plus sûrs, ils glissèrent du dos de Blackie pour rejoindre les parois de la cage. Un seul, le taïpan, préféra se diriger vers moi.

Je n’avais plus qu’à adopter la procédure habituelle et rester absolument immobile en espérant qu’il ne remarquerait pas mes tremblements incontrôlables. Il poursuivit son chemin jusqu’à l’entrée.

Il ne restait qu’un serpent sur Blackie, qui n’avait toujours pas bougé. Il me sembla possible de le réveiller sans danger.

— Blackie ! m’écriai-je en le poussant du pied.

Pas un geste.

— Blackie ! hurlai-je en lui assénant un bon coup de pied dans les côtes.

Aucune réaction.

L'alerte était donnée, tous les serpents étaient sur le qui-vive, mais enclins à rester près des parois. Le seul problème immédiat demeurait le taïpan, proche de la porte presque fermée. N'ayant pas la moindre chance de réveiller Blackie, je décidai de l'attraper par les épaules. Il se tourna sur le côté et rota. Le souffle chargé d'alcool qui s'échappa fut d'une telle nocivité qu'il me rappela l'haleine d'un chameau. Le râteau était toujours sur son dos. Je le pris d'une main et, de l'autre, attrapai Blackie par le col.

Son col me resta entre les doigts. Je le saisis par quelques touffes de cheveux épars, mais il n'y en avait pas assez pour pouvoir le tirer. Je m'agrippai au dos de sa chemise. Un gros morceau se déchira, révélant un dos cagneux, crasseux et jaunâtre. Il ne restait plus grand-chose à quoi s'accrocher, je lui pris donc la main et me mis à tirer. Fort heureusement, la main resta soudée au reste de son corps.

Blackie ne pesait pas bien lourd et je le traînai facilement en brandissant le râteau contre le taïpan qui gardait la porte, tout en restant terriblement conscient de la mer de reptiles à ma droite, à ma gauche et derrière moi.

Un python-tapis, espèce peu dangereuse, rampa trop près de mon pied droit ; je lui balançai un coup de râteau par pure méchanceté. J'étais près de la porte, hors d'atteinte du taïpan, qui ne semblait aucunement décidé à bouger. Je l'asticotai avec le râteau, mais il esquiva l'outil avec mépris et resta au même endroit, oscillant lentement, les yeux fixés – j'en étais persuadé – sur ma gorge découverte, palpitante et nue.

J'aurais sans doute cédé au désespoir, qui m'incitait à jeter Blackie sur le taïpan, mais il est difficile de jeter un homme où que ce soit quand on le traîne par la main.

Il va sans dire que je hurlais au secours depuis plusieurs minutes. L'assistance se concrétisa en la personne du photographe Alan Roberts qui, après avoir observé la situation par

la vitre, ouvrit brutalement la porte pour voler galamment à ma rescousse.

Le taïpan reçut un violent coup de porte en plein sur la nuque et se retrouva coincé en sandwich contre le mur. Je franchis le seuil en traînant Blackie derrière moi.

— Mais nom de Dieu, qu'est-ce que... ? demanda Alan.

Blackie s'était débrouillé pour se coincer sur les marches du vivarium. Le taïpan, apparemment indemne, était très proche de sa cheville nue et l'inspectait avec curiosité. Heureusement, les autres serpents grouillaient à une certaine distance de là et sifflaient entre eux.

— Aide-moi à le sortir ! haletai-je.

Reproduisant mon numéro antérieur, Alan essaya de tirer Blackie par le col, les cheveux et le dos de la chemise, se retrouva avec de pleines poignées de col, de cheveux et de dos de chemise, et finit par l'attraper par son autre main. On le remorqua ensemble en fermant la porte au nez du taïpan, qui désirait ardemment nous suivre.

Par terre, Blackie formait un tas dépenaillé. Je m'adossai contre la vitre et tentai de me remettre à respirer, chose que j'avais, semble-t-il, omis de faire depuis un certain temps.

— Il a été mordu ?

— J'en sais rien, gémis-je. Appelle une ambulance.

Alan, homme compétent et peu enclin aux questions superflues, partit immédiatement. Mais Blackie se remit sur pieds d'un bond (comme un couteau à cran d'arrêt), ouvrit la porte de la cage et entreprit d'y retourner.

Nous le saisîmes par les épaules et refermâmes la porte.

— Blackie ! hurla Alan. Mais ça va pas la tête ?

Blackie, immobilisé, fixait la porte fermée d'un air perplexe.

— Il est très soûl, expliquai-je. Je sais pas s'il a été mordu. Je commençais à en douter. Il me semblait improbable qu'on





Composition et mise en pages  
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

N° d'édition : L.69ELFN000424.N001  
Dépôt légal : mai 2018